



Apprendre le breton, est-ce faire « communauté » ?

Does learning Breton involve the creation of a 'community'?

Hugues Pentecouteau et Pierre Servain



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/lbl/577>

Éditeur

Université de Bretagne Occidentale – UBO

Édition imprimée

Date de publication : 30 décembre 2019

Pagination : 61-76

ISBN : 979-10-92331-49-3

ISSN : 1270-2412

Référence électronique

Hugues Pentecouteau et Pierre Servain, « Apprendre le breton, est-ce faire « communauté » ? », *La Bretagne Linguistique* [En ligne], 23 | 2019, mis en ligne le 01 mai 2020, consulté le 25 juin 2020. URL : <http://journals.openedition.org/lbl/577>



La Bretagne Linguistique est mise à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution 4.0 International.

Apprendre le breton, est-ce faire « communauté » ?

HUGUES PENTECOUTEAU & PIERRE SERVAIN*

« Qu'avez-vous pensé des gens d'ici ?

– Je suis impressionné par ce sentiment de communauté bretonne. C'est quelque chose qui me surprend tous les jours et je suis content d'en avoir fait un peu partie. Mon regret est de ne pas avoir tenu un de mes engagements pris à mon arrivée : je ne parle toujours pas breton. »

Ouest-France, 7-8 juillet 2018

Originaire du Loir-et-Cher, Benoît Malbrancke change d'affectation. La presse locale interroge le chef d'escadron de la gendarmerie de Brest sur son parcours et sur la manière dont il perçoit « les gens d'ici », qui seraient animés par un « sentiment de communauté bretonne », communauté à laquelle il dit « avoir fait un peu partie ». Le chef d'escadron associe ici « communauté bretonne » et « breton », langue qu'il n'a finalement pas apprise, en laissant entendre qu'il regrette de ne pas avoir pu tenir l'un de ses engagements. Nous ne connaissons pas ici les raisons qui ont fait que Benoît Malbrancke n'a pas appris cette langue mais nous savons que ce n'est jamais une affaire simple car le projet, souvent intime et sensible, est biographiquement ancré¹. Apprendre le breton, en Bretagne, c'est apprendre une langue autochtone qui n'est

* Université Rennes 2, CREAD EA 3875 et UBO, Labers EA 3149.

Nous remercions Anna ar Beg pour la relecture de cet article. Nous remercions également l'équipe de KEAV ainsi que l'ensemble des stagiaires de nous avoir accueillis et permis de mener ces observations comme nous le souhaitions.

1. Hugues PENTECOUTEAU, *Devenir bretonnant. Découvertes, apprentissages et réappropriation d'une langue*, Rennes, PUR, 2002.

plus (ou très rarement) une langue transmise par les familles. C'est apprendre une langue qui n'a pas le statut de langue nationale et encore moins de langue officielle. C'est également faire un choix individuel et volontaire qui ne répond pas, ou alors dans une proportion très faible, à une attente sociétale, sociale ou communautaire. Apprendre le breton est devenu une affaire privée et personnelle.

Dans un article précédent, nous nous étions intéressés aux principes de réciprocité entre apprenants adultes², à partir d'observations effectuées dans un stage de formation immersive en langue bretonne : le *Kamp Etrekeltiek Ar Vrezhonegerion*³ (KEAV). Aujourd'hui, nous proposons de questionner le groupe en formation afin de voir si le fait de suivre une formation immersive préfigure ou non une vie sociale en langue bretonne, qui pourrait être considérée comme une communauté linguistique, culturelle et/ou politique.

Après une discussion de la notion de communauté, dans une première partie, nous présenterons le KEAV, en nous intéressant plus précisément au projet de formation et à sa mise en œuvre. Ensuite, nous répondrons de manière critique à l'hypothèse qu'apprendre le breton puisse faire communauté. Nous saurons alors si cet apprentissage aurait pu être, pour le chef d'escadron Malbrancke, une condition pour intégrer, plus que partiellement, la communauté bretonne.

Pourquoi parler de « communauté » ?

Trois sphères linguistiques

Discuter de l'existence d'une ou de plusieurs communautés est un prétexte pour envisager les types de liens sociaux qui s'établissent en relation avec l'apprentissage de la langue bretonne. Le point de départ de notre questionnement se trouve dans une réflexion sur la typologie des sphères linguistiques que propose Ronan Calvez⁴. La notion de sphère linguistique est définie par Aude Bretegnier comme « une

2. Hugues PENTECOUTEAU, Pierre SERVAIN, « L'engagement dans une formation immersive en langue bretonne. Le cas de KEAV – Kamp Etrekeltiek ar Vrezhonegerion », *Savoirs*, n° 40, 2016, p. 73-87.

3. KEAV signifie : « Camp interceltique des bretonnants ».

4. Ronan CALVEZ, « Ce que parler du breton veut dire », *Ethnologie française*, n° 152, 2012, p. 647-655.

dimension de catégorisation sociolinguistique, au sens variationniste, [...] pas conçue comme entité close d'appartenance déterminée mais plutôt selon un principe d'auto-définition, comme lieux d'inscription et de positionnements sociolinguistiques⁵». Appliquée à la langue bretonne, Ronan Calvez mobilise la notion pour proposer trois sphères linguistiques. La première est la sphère locale, à l'intérieur de laquelle la langue est apprise dans un contexte de transmission familiale. On est ici dans un registre paritaire, celui de l'intimité et des formes de sociabilités familiales et/ou d'un réseau social proche⁶. Ces locuteurs sont ceux que l'on appelle communément les « bretonnants de naissance ». La deuxième sphère est qualifiée de « communautaire ». L'apprentissage de la langue est alors une démarche individuelle et volontaire, pouvant être perçue comme l'expression d'une opposition à un modèle culturel et linguistique dominant. Cette deuxième sphère est composée de nouveaux locuteurs, qui sont les apprenants auxquels nous nous intéressons ici, ainsi que les bretonnants de naissance ayant cultivé une relation savante, linguistique et/ou politique à la langue. La troisième sphère, symbolique, est la représentation d'une normalisation linguistique, qui apparaît éloignée des usages populaires ou traditionnels de la langue parlée dans la sphère locale. Ronan Calvez illustre cette sphère avec la normalisation mise en œuvre par l'*Office public de la langue bretonne*, elle-même héritière d'une idéologie, politique et linguistique.

Qu'est-ce que « communauté » veut dire ?

Étymologiquement, du latin « *communis* », « communauté » vient de « *cum* » (avec, ensemble) et de « *munus* » (une charge ou une dette partagée et mutuelle). Comme le rappelle Claude Jacquier, « l'utilisation même du mot, qui appartient pourtant à la langue française et à la tradition sociale et politique, apparaît très suspecte⁷ ». Il suffit de passer

5. Aude BRETEGNIER, *Imaginaires plurilingues en situations de pluralités linguistiques inégalitaires*, Travail présenté en vue de l'obtention d'une habilitation à diriger des recherches, Université du Maine, 2016, p. 62.

6. Jean LE DÛ, Yves LE BERRE, « Badume, standard, norme. Le double jeu de la langue », *La Bretagne Linguistique*, n° 10, Brest, CRBC, 1996.

7. Claude JACQUIER, « Qu'est-ce qu'une communauté ? En quoi cette notion peut-elle être utile aujourd'hui ? », *Vie sociale*, 2011, p. 33-47.

en revue différentes définitions pour voir que le terme fait débat. Nous retenons ici deux façons de définir ce qu'est une communauté. La première, empruntée à Tönnies, s'inscrit dans une dualité communauté / société. Le modèle de la communauté y est la famille « où les liens du sang, de l'amitié, de la foi, sont vécus avec intensité⁸ ». Le problème de cette définition essentialiste⁹ est que « communauté » peut avoir autant une connotation réactionnaire qu'utopique¹⁰. La deuxième façon de définir communauté est d'en donner un sens très général¹¹, « comme un ensemble large ou restreint, de personnes ayant des traits communs ». Ce qui est assez proche en définitive du sens étymologique : on partage « avec » ; et ce qu'on partage, « c'est une charge ou une dette, qui devient mutuelle ». Cette approche recoupe également des définitions de sens commun : la communauté est un « groupe social dont les membres vivent ensemble, ou ont des biens, des intérêts communs¹² ».

Ce que nous retenons là où nous en sommes, c'est que la communauté est un groupe social, avec cette idée sous-jacente qu'il existe des relations entre des individus, et que de ces relations naissent des interactions et des processus de socialisation. S'il y a interaction, cela veut dire que l'individu joue un rôle dans la formation du groupe (et réciproquement) et qu'il y a production d'une reconnaissance du groupe à l'égard de l'individu et une appropriation / intériorisation des valeurs du groupe par l'individu. C'est ce que Mead, pour lequel « communauté » apparaît très clairement comme un synonyme de « groupe », appelle un « processus coopératif¹³ ». La notion de communauté marque un type particulier de relations entre les individus, qui s'expriment au travers de la mutualisation et du partage de valeurs communes, en évoquant des organisations sociales aussi différentes que des communautés de

8. André AKOUN, Pierre ANSART (dir.), *Dictionnaire de sociologie*, Paris, Seuil Le Robert, 1999.

9. Ingeburg LACHAUSSÉE, « Communauté et société : un ré-examen du modèle de Tönnies. Le "communautarisme" : vrai concept et faux problèmes », *Sens public*, 2006/03, [en ligne] (consulté le 12 février 2018).

10. Raymond BOUDON, François BOURRICAUD (dir.), *Dictionnaire critique de la sociologie*, Paris, PUF, 2002.

11. A. AKOUN, P. ANSART, *op. cit.*

12. *Le Petit Robert*, 2017.

13. George H. MEAD, *L'esprit, le soi et la société*, Paris, PUF, p. 260.

travail, des communautés nationales, des communautés culturelles, une communauté européenne, des communautés religieuses, etc., qu'il s'agisse de « petites communautés » (Amitai Etzioni¹⁴ cite le Kibboutz, les habitants d'une résidence fermée, la communauté homosexuelle...) ou de communautés plus importantes (la communauté mondiale), qu'elles soient homogènes ou hétérogènes ou bien encore hiérarchisées les unes par rapport aux autres¹⁵.

Par ailleurs, la notion est autant utilisée pour valoriser ce qui fait lien que pour stigmatiser les différences. Il y a de « bonnes communautés » (légitimes) et des « communautés qui dérangent » (illégitimes). La « bonne » communauté, c'est celle qui apparaît au lendemain des attentats du 7 janvier 2015, lorsque le Président Hollande déclare « [qu'] Il n'y a qu'une seule France sans distinction de religion, forte de sa diversité dès lors qu'elle sait faire son unité. Je ne connais pas d'autre communauté que la communauté nationale ». La « mauvaise » communauté, c'est celle des minorités, qui pourraient grandir et déstabiliser la société dans laquelle nous vivons ; processus qui est souvent désigné par le mot « communautarisme¹⁶ ».

De cette notion polysémique, qui ne cesse d'évoluer selon les usages que l'on en fait¹⁷, nous retenons et utiliserons la définition d'Amitai Etzioni¹⁸ : la communauté est un système de liens forts, une combinaison de valeurs affectives et de valeurs partagées. Elle s'appuie sur des relations interpersonnelles et un partage de valeurs qui apparaissent comme étant fondamentales.

14. Amitai ETZIONI, Isabelle BERREBI-HOFFMANN, « Construire un monde commun : entretien avec Amitai Etzioni », *Socio*, n° 7, 2016, p. 140-162.

15. Camille ROTH, « Co-évolution des auteurs et des concepts dans les réseaux épistémiques : le cas de la communauté "zebrafish" », *Revue française de sociologie*, n° 48/2, 2008, p. 333-367.

16. Dans le *Petit Robert* (2017) le communautarisme est décrit comme un « système qui développe la formation de communautés (ethniques, religieuses, culturelles, sociales...) pouvant diviser la nation au détriment de l'intégration ».

17. C. JACQUIER, *op. cit.*

18. A. ETZIONI, I. BERREBI-HOFFMANN, *op. cit.*

KEAV, un stage communautaire ?

La méthodologie que nous avons mise en œuvre pour le recueil de données s'inspire des démarches des « *community studies*¹⁹ » dont la finalité est de comprendre l'organisation sociale de l'intérieur, à partir d'une approche principalement qualitative et ancrée²⁰, développée à partir d'observations participantes longitudinales (menées chaque année, de 2012 à 2016) durant lesquelles nous avons recueilli des entretiens informels.

Fondé en 1948, le KEAV trouve son origine dans le mouvement nationaliste breton : « Le camp a été créé et organisé par des personnes qui avaient un but : défendre la culture bretonne à tous égards, développer la langue bretonne dans l'esprit de *Gwalarn*²¹, c'est-à-dire amener cette langue à un niveau égal aux autres ; faire de la langue bretonne un outil de lutte, et non pas seulement un objet d'étude. Il a été créé et organisé par des personnes qui voulaient créer un nouvel esprit par la langue bretonne²² ». Selon le travail historique effectué

19. Michel DION, « Communautés », *Dictionnaire de sociologie*, Paris, Encyclopaedia Universalis – Albin Michel, p. 129-136, 1998 et Harold GARFINKEL, *Recherches en ethnométhodologie*, Paris, PUF, 2007.

20. Barney G. GLASER, A. STRAUSS, *La découverte de la théorie ancrée. Stratégie pour la recherche qualitative*, Paris, Armand Colin, coll. « Individu et Société », 2010.

21. La revue créée en 1925 cesse de paraître en 1944, mais son projet se perpétue dès l'année suivante par la revue *Al liamm* (le lien), fondée par Ronan Huon, l'un des co-fondateurs de KEAV. La revue *Gwalarn* se présente dans son Manifeste (*Gwalarn*, n° 2, 1925) comme une « revue littéraire destinée à l'élite du public bretonnant », explicitement liée au mouvement *Breiz Atao* et par là au mouvement nationaliste breton. Comme le souligne Hervé ABALAIN (*Histoire de la langue bretonne*, Paris, Gisserot, 1995), le mot « mouvement » (« *emsav* ») peut prêter à confusion car il suggère une organisation structurée et unifiée, ce qui ne fut pas le cas.

22. L'extrait cité est notre traduction du texte en breton : « *Krouet ha renet eo bet ar c'hamp gant tud a oa dezho ur pal : difenn Breizh e pep keñver, diorren ar brezhoneg gant spered Gwalarn, da lavaret eo lakaat ar yezh da vezañ war an hevelep live hag ar yezhoù all ; ober eus ar brezhoneg ur benveg-stourm ha n'eo ket ur benveg-studi hepken. Krouet ha renet eo bet gant tud a felle dezho krouiñ ur spered nevez dre ar brezhoneg* » (A. AR BEG, *op. cit.*, p. 224-225). Selon Ronan Calvez, « il faut définir la naissance de *Gwalarn* comme un acte politique » (p. 52) ; « à savoir transformer la Bretagne en nation » (p. 53) et la littérature apparaît comme « une arme politique » (p. 55). Le projet de *Gwalarn* est de créer « une littérature distincte de celle du peuple » (p. 53) (R. CALVEZ, « Il n'est pas de renaissance nationale sans renaissance linguistique » : 1925,

par l'actuelle secrétaire de l'association, KEAV serait né du regret formulé par des militants du mouvement breton de ne pas entendre la langue bretonne dans les rassemblements culturels bretons d'après-guerre. Vefa de Bellaing, Ronan Huon et Xavier de Langlais²³ décident alors d'organiser des rencontres chaque été en marge du *Bodadeg ar sonerion* (Assemblée des sonneurs). KEAV, le « camp interceltique des bretonnants » se nomme ainsi car le rendez-vous estival changeait de lieu chaque année, avant de se sédentariser. La dimension « interceltique » de l'intitulé du *Kamp* montre l'ambition de cultiver un panceltisme, dans la droite lignée de l'esprit de *l'Emsav*. Durant le stage sont par exemple proposés une initiation au gallois à côté d'ateliers de discussions sur des thèmes, littéraires, culturels et politiques, liés à *l'Emsav*²⁴. KEAV est d'abord pensé comme un espace de socialisation réunissant des familles du mouvement breton autour de l'apprentissage et de la pratique de la langue bretonne. Aujourd'hui, c'est avant tout un stage de formation en langue bretonne qui se présente comme étant apolitique²⁵.

la création de Gwalarn, dans *L'éveil des nationalités et les revendications linguistiques en Europe (1830-1930)*, actes du colloque international, coordonné par Carmen ALÉN GARABATO, Paris, L'Harmattan, 2006, p. 51-65).

23. Tous trois sont des nouveaux locuteurs. Les parents de Xavier de Langlais (1906-1975) étant non-bretonnants, comme ceux de Vefa de Bellaing (1909-1998). Elle avait une vingtaine d'années quand elle commença à apprendre la langue. Ronan Huon (1922-2003) est né de parents bretonnants qui ne l'ont pas éduqué en breton. Selon Anna ar Beg, il a une vingtaine d'années quand il commence à apprendre la langue (A. AR BEG, *op. cit.*, p. 48).

24. A. AR BEG, *op. cit.*

25. Lors d'une conversation Anna ar Beg a tenu à préciser ceci : « *N'eo ket KEAV ur skol an emsav. Chom a ra ul lec'h kejañ ha bevañ e brezhoneg, pep hini o tont gant mennozhioù disheñvel, met ne lakaont ket war wel. D'am soñj eo seurt tuadur en deus lakaet KEAV da badout ken pell. Dibolikel eo KEAV, daoust ha ma n'eo ket atav aes gouzout pelec'h emañ ar vevenn. N'eus ket pell e oa bet aozet ur gaozeadenn gant tud Ai'ta diwar-benn o stourmoù. Met gwall zirenket e vefemp ma vefe duet pannelloù hent e Kastellin e-pad ar staj. Pa oamp e Skaer e oamp bet galvet Gwenn ha me e archerdi an Azhanaou peogwir e oa bet devet ur banniel gall bet skrapet war talbenn an ti-kêr. Ma c'hoarvezfe an dra-se bremañ ne soñj ket din e c'hellimp padout pell e Kastellin.* » « KEAV n'est pas une école du mouvement breton. C'est un lieu de rencontre et de vie et chacun vient avec ses idées. Mais ne nous faisons pas de prosélytisme. Je pense que c'est une orientation qui a permis à KEAV de durer aussi longtemps. KEAV est apolitique, bien qu'il ne soit pas toujours facile de savoir où se trouve la limite. Il n'y a pas longtemps, on a proposé une discussion avec les personnes d'Ai'ta. Mais nous serions bien embêtés si des panneaux

KEAV: un espace de socialisation et un lieu de formation

Ce stage d'immersion en langue bretonne est organisé sur deux semaines au début du mois de juillet et regroupe environ 150 personnes chaque semaine. Connue et renommée pour l'efficacité de la formation proposée, il est également parfois considéré comme un rite de passage dans l'apprentissage de la langue. L'ingénierie immersive de ce stage s'établit autour de deux principes fondamentaux. Le premier est un principe de contrainte partagée : « *gêr galleg ebet* » (« aucun mot en français »), dont la finalité est à la fois formative et militante. Les infractions à la règle de l'exclusion de la langue française sont rares et concernent surtout les communications entre enfants, et celles entre stagiaires pour lesquelles l'engagement porte davantage sur un objectif de professionnalisation à court terme que sur une motivation biographique. Le second principe incite à l'entraide réciproque : « *ar re a oar ar muiañ a sikour ar re a zo o kregiñ* » (« ceux qui savent le mieux aident ceux qui débutent »).

Ce stage apparaît comme une expérience de socialisation, dans le sens où les rencontres sont favorisées, afin qu'elles perdurent et contribuent à l'émergence d'un réseau social en breton.

Une nouvelle population de participants

De 1948 à aujourd'hui, il y a des permanences et des évolutions dans l'organisation et l'idéologie sous-jacente du KEAV. Les permanences sont surtout à trouver du côté des organisateurs et dans la représentation de différentes familles qui ont marqué l'histoire du mouvement breton, parmi lesquelles des familles connues dans le milieu bretonnant militant (ar Beg, Huon, Louarn, Kervella, ar Menn, Olier...). En revanche, un certain changement est à l'œuvre du côté des participants. Depuis les années 2000, le stage accueille de plus en plus de stagiaires s'inscrivant dans un militantisme moins politisé. De façon croissante depuis les années 2010, on y trouve également des étudiants et des professionnels de l'enseignement ou de la formation aux adultes

de signalisation étaient tagués à Châteaulin, durant le stage. Quand nous étions à Scaër, nous avons été convoquées, Gwenn et moi, à la gendarmerie d'Arzano parce qu'un drapeau tricolore de la mairie avait été brûlé. Si cela arrivait aujourd'hui, je ne pense qu'on resterait longtemps à Châteaulin [là où se déroule le stage désormais, durant le mois de juillet].»

venant chercher un complément de formation. Les contenus du stage évoluent en fonction des nouvelles attentes des stagiaires. Sont alors créés des cours de théâtre, de chant et de danse, des activités autour du journalisme écrit, de la radio, de la création de sites internet, sans oublier des cours spécifiques sur la prononciation et la prise en compte des variations dialectales. Dans son fonctionnement et par la culture de ses organisateurs, le KEAV contribue à la formation de locuteurs dans une stratégie de revernacularisation.

L'ingénierie mise en place dans ce stage présente apparemment une activité ayant les formes d'une communauté, au sens d'Etzioni²⁶, dans un système où peuvent s'établir des liens forts et identiques (apprendre une langue qui n'est pas une langue étrangère), dans une combinaison de valeurs affectives (le plus souvent biographique et familiale) et de valeurs partagées autour d'une culture revendiquée. Si nous avons ici, au premier abord, les formes d'une communauté, nous pouvons nous demander comment la qualifier. Nous déclinons cette question sous trois formes : la communauté linguistique, la communauté culturelle, la communauté politique.

De quelle communauté s'agit-il ?

Est-ce une communauté linguistique ?

Dans un sens commun, la notion de communauté linguistique définit généralement un ensemble d'individus utilisant la même langue pour communiquer entre eux. Ce qui en fait une définition limitée et inopérante selon Garabato et Kis-Marck²⁷, du fait de la variété des aires géographiques, sociales et des situations de communication.

Historiquement, KEAV s'inscrit dans un projet de normalisation linguistique porté par l'idéologie de *Gwalarn*, qui apparaît radicale et exclusive : « Pour la première fois, une revue bretonnante fournira des travaux d'une irréprochable tenue littéraire et, fermant la porte aux patois (même décorés du nom de dialectes), adoptera une langue de

26. A. ETZIONI, I. BERREBI-HOFFMANN, *op. cit.*

27. Carmen ALÉN GARABATO, Alexia KIS-MARCK, « Le concept de "communauté linguistique" face à la réalité du terrain », *Lengas*, n° 77, 2015 [En ligne] (consulté le 25 mars 2018).

forme classique et une orthographe rigoureusement unique²⁸.» C'est l'écriture dite «*peurunvan*» («complètement unifiée») qui découle de cette démarche d'unification des variations dialectales. KEAV s'inscrit dans cet héritage. Aujourd'hui, le *peurunvan* est l'orthographe qui s'est imposée dans l'apprentissage scolaire, comme dans la formation pour adultes et la communication médiatisée. Ayant joué un rôle actif dans le rayonnement du *peurunvan*, nous pouvons considérer KEAV comme une communauté linguistique «moins par un accord explicite quant à l'emploi des éléments de langage que par une participation conjointe à un ensemble de normes²⁹».

Cependant, si dans l'aire géographique et temporelle du *Kamp*, tout le monde parle la même langue, les stagiaires qui participent aujourd'hui au stage utilisent une large palette linguistique. Cette diversité, considérée comme une richesse, est fortement encouragée par les organisateurs et par les formateurs. En effet, le projet affiché de KEAV est de parler breton et d'utiliser cette langue comme langue d'usage, en conservant les variations dialectales (prosodies et vocabulaires), tout en favorisant la créativité contemporaine.

La palette étendue des compétences et des formes linguistiques des stagiaires est polymorphe et correspond à la typologie proposée par Erwan Le Pipec³⁰. Les participants sont majoritairement des locuteurs parlant un *néo-xénolecte*, c'est-à-dire une forme apprise, généralement à l'école ou en stage, se trouvant souvent éloignée tant au niveau de la grammaire que de la phonologie et du lexique du breton *endolecte*, qui est une forme linguistique en continuité par rapport à la transmission des formes dialectales. Ces locuteurs de *néo-xénolecte* côtoient des stagiaires parlant un breton de type *néo-endolecte*, c'est-à-dire ancré dans une variation dialectale, ainsi que des bretonnants de naissance, moins nombreux, parlant soit un breton d'origine rurale (*endolecte*), parmi lesquels des enseignants et des personnes ayant un rapport intellectuel à

28. GWALARN, «Premier et dernier manifeste de Gwalarn en langue française», *Gwalarn*, n° 1, février 1925.

29. William LABOV, *Sociolinguistique*, Paris, Éditions de Minuit, 1976, p. 187.

30. Erwan LE PIPEC, «Les trois ruptures sociolinguistiques du breton», *International Journal of the Sociology of Language*, 2013.

la langue et qui sont là principalement pour apprendre à écrire en breton, soit un breton unifié, transmis par leurs parents (*xénolecte*).

Les formes *endolectes* côtoient par conséquent les trois autres types. Elles sont non seulement présentes, mais aussi valorisées, en particulier dans les ateliers spécialisés sur la prononciation et par des rencontres avec des bretonnants. Depuis les années 2010, sont organisées chaque année des visites en petits groupes au domicile des locuteurs de naissance parlant le plus souvent un breton *endolecte*. Si l'intercompréhension n'est pas toujours aisée, les formes parlées par les bretonnants de naissance sont néanmoins considérées comme étant la langue de référence, dans ses variations dialectales, mais également d'un point de vue syntaxique et lexical. En termes d'engagement, pour les stagiaires, se lancer dans l'apprentissage d'une variation dialectale de type *néo-endolecte* n'est pas la même chose que d'apprendre la forme standard. Les observations que nous avons faites montrent que la majorité des stagiaires se désintéresse d'un tel effort ou considère que cela nécessiterait un investissement trop important et/ou trop complexe, difficilement atteignable, pour parvenir à se dire locuteurs de telle ou telle autre variation dialectale.

En conclusion, on peut dire qu'apprendre le breton, c'est faire partie d'un vaste ensemble dont l'appartenance de chacun.e est discutée par la diversité des formes linguistiques et des usages. C'est participer à une pratique linguistique et développer des formes de sociabilité qui sont rarement enfermantes et/ou exclusives bien qu'elles communiquent peu entre elles. Si, de notre point de vue, cela ne révèle pas de l'existence d'une communauté, apprendre le breton est une démarche qui est néanmoins associée au sentiment d'appartenance à un ensemble polymorphe présentant une particularité culturelle.

Une communauté culturelle ?

La notion de communauté linguistique est rarement discutée de manière isolée : elle « est associée à d'autres "communautés" : rattachées à un territoire [...], définies par des croyances [...] et/ou en rapport avec les appartenances ethniques voire de *caste*³¹ ». Le KEAV est un espace permettant de partager des aspects de la culture bretonne, comme les danses et les chants qui ponctuent les cours et animent les soirées,

31. C. ALÉN GARABATO, A. KIS-MARCK, *op. cit.*

les jeux, la littérature bretonne... Ces références culturelles ne sont pas exclusives de toutes autres cultures, mais elles sont suffisamment présentes pour amorcer les conditions d'une socialisation à une identité commune apparaissant dans un sentiment commun d'appartenance culturelle, renforcé par la construction d'un passé et d'un devenir collectif (au travers de certaines revendications, comme la Bretagne à cinq départements).

Pour tous les participants, il paraît normal et attendu de chanter en breton tous les soirs, car cela a une vocation formative (compréhension ; prononciation) et de (re) découverte de la diversité d'un répertoire chanté. On pourrait en rester là, et conclure qu'il y a une communauté à l'œuvre, par le partage d'un cadre commun de références culturelles. Mais il faut remarquer que ce partage n'engage pas durablement les participants. S'il est proposé aux stagiaires de s'initier et d'adhérer à une certaine idée de la culture bretonne, ils peuvent tout à fait rester à l'écart de celle-ci. Les données d'enquête nous montrent que le partage de ce cadre commun de références, pertinent dans le dispositif de formation immersive, fait souvent l'objet d'une appropriation instrumentale par les participants. Si l'apprentissage ne permet pas d'atteindre un niveau de compétence linguistique suffisant, et s'il ne permet pas de confirmer des attentes par rapport à un projet en cours, qu'il soit familial, professionnel ou autre, la dimension culturelle apparaît périphérique et l'engagement éphémère.

Une communauté politique ?

L'histoire de la création de KEAV incite à considérer que la formation contribue à une communauté politique, d'autant plus que l'affiliation historique à *l'Emsav* est rappelée au début de chaque semaine de formation et qu'elle s'affiche sur le site internet de l'association. Mais la réponse ne paraît pas si évidente quand on y regarde de plus près. En effet, le degré de politisation du stage a évolué au cours des décennies. L'esprit de *l'Emsav* alimentait chacun des ateliers proposés dans les années 1950, notamment au travers de discussions sur les textes des auteurs de *Gwalarn* et d'exposés sur la situation sociopolitique des autres langues celtiques³². Entre la fin des années 1990 et les années

32. A. AR BEG, *op. cit.*

2010, en l'espace de 20 ans, la place du politique, toujours latente, est de moins en moins visible durant le stage. Si les références au drapeau *gwenn-ha-du* et à l'hymne national *Bro gozh va zadoù* sont toujours présentes, elles le sont de façon bien moins marquée. On peut cependant toujours trouver des personnes pour disserter sur les enjeux politiques du développement de la langue bretonne ou de l'autonomie de la Bretagne. De plus, il est de bon ton de critiquer le jacobinisme français, la domination linguistique et culturelle du français, de rappeler qu'il était interdit de parler breton dans des écoles bretonnes et d'être partisan d'une Bretagne à cinq départements. Enfin, on peut acheter des livres pour soutenir les écoles *Diwan*³³, des T-shirts aux couleurs de la *Redadeg*³⁴, des autocollants pour l'association féministe *GAST*³⁵, qui sont autant de formes d'engagements que l'on relie à la défense de la langue bretonne.

Cependant, malgré cet affichage et ces revendications, il est aussi tout à fait possible pour un stagiaire de participer à une semaine de formation en évitant ces sujets ou en ne les voyant que comme des éléments du paysage militant. Il n'est pas rare aujourd'hui de trouver des participants qui ne savent rien de Roparz Hemon³⁶, d'Anjela Duval³⁷, de l'histoire de *l'Emsav* ni des ressorts idéologiques qui sous-tendent la

33. Réseau scolaire associatif d'immersion en langue bretonne.

34. «La course a été impulsée pour la première fois en mai 2008 sous l'égide de Diwan30 (association organisatrice des 30 ans du réseau des écoles Diwan en 2008). Aujourd'hui, "Ar Redadeg a di da di" est une structure autonome organisée sous la forme d'une association loi 1901 depuis septembre 2008», ar-redadeg.bzh/fr/ (consulté le 24 avril 2018).

35. Voici comment l'association se présente sur son site internet : « Qu'est-ce qu'onf' ? On lutte pour le respect des droits de chacun.e.s et la liberté "de distinguer notre vie de celle d'une carpe" dans une perspective LGBTQI anti-capitaliste, anti-raciste et sex-positive. », gast.bzh/fr/qui-est-gast/ (consulté le 24 avril 2018).

36. Rédacteur en chef de la revue *Gwalarn*. Francis Favereau dresse un portrait de Roparz Hemon en statue du commandeur, « maître à penser de *l'Emsav* d'après-guerre » ; « personnage clé dont la personnalité est loin de faire l'unanimité » (Francis FAVEREAU, *Littérature et écrivains bretonnants depuis 1945*, Skol Vreizh, n° 20, 1991).

37. Poétesse (1905-1981), « la dernière des paysannes » selon le mot de Francis Favereau (*op. cit.*). Anjela Duval a publié plusieurs poèmes dans *Ar Bed Keltiek*, revue dirigée par Roparz Hemon.

guerre des orthographes³⁸. Certains stagiaires peuvent même dévoiler très ouvertement se désintéresser totalement des aspects politiques liés à la défense de la langue bretonne.

L'évolution ne se situe pas seulement au niveau des stagiaires, mais aussi dans la façon qu'ont les organisateurs d'afficher le projet politique du stage. Quand les organisateurs font référence à leur affiliation à *l'Emsav*, c'est sur un mode de contextualisation historique³⁹. Ils insistent davantage sur la finalité du stage en tant que contribution à la revernacularisation : le stage est présenté comme une « petite société » (« *ur gevredigezhig*⁴⁰ ») à l'image de ce qui pourrait être une vie sociale en langue bretonne. L'évolution politique de KEAV correspond en ce sens à celui plus large du mouvement breton, soutenant le développement de la langue bretonne et sa visibilité⁴¹. Au-delà de ce projet, consensuel, il n'y a pas de position commune sur la dimension politique sous-jacente qui porte sur un changement de société et KEAV.

En synthèse, de quelle forme de « communauté » pouvons-nous parler à propos des participants au KEAV ? Tout d'abord, le stage participe bien à la formation d'une communauté linguistique au sens de Bretegnier, à condition d'y voir une complexité à l'œuvre dans les formes de partage des normes linguistiques et dans la coprésence d'une grande diversité de compétences, d'usages et de formes d'apprentissage. Pour ce qui est de la formation d'une communauté culturelle, KEAV propose un cadre de références communes, ouvert et valable dans le cadre singulier d'interactions au cours du stage, pouvant amorcer ou confirmer des formes d'engagements personnels durables, mais rien ne le garantit. Enfin, on ne peut pas parler de l'apprentissage de la langue bretonne à KEAV comme participant à la constitution d'une

38. Andreo AR MERSER, *Les orthographes du breton*, Brest, Brud Nevez / Emgleo Breiz, 1999.

39. En particulier sur la page historique du site Internet de l'association, keav.bzh/petra-eo-keav/keav-a-hed-ar-bloavezhioù/ (consulté le 24 avril 2018).

40. Stéphane AC'H, Pierre SERVAÏN, *Splujañ er brezhoneg gant KEAV*, film de 53, Brest, Canal Ti Zef/KEAV.

41. OFFICE DE LA LANGUE BRETONNE, « La langue bretonne à la croisée des chemins – Deuxième rapport général sur l'état de la langue bretonne », 2007.

communauté politique qui se développerait autour d'un projet de changement collectif de la société⁴².

δ

Nous savons qu'apprendre le breton dans un contexte de formation immersive contribue à susciter le développement de relations et de liens sociaux entre stagiaires. Nous savons également que l'apprentissage s'inscrit dans un engagement individuel, volontaire et réfléchi, qui apparaît comme lié à une appropriation de références, plus ou moins communes et partagées, qui sont elles-mêmes plus ou moins déterminantes selon le sens que chacun donne à cet apprentissage et à la place que celui-ci occupe dans la construction d'une identité pour soi.

L'analyse des projets individuels des apprenants montre que l'engagement en formation est un processus, biographiquement compréhensible et contextualisé⁴³, qui recouvre trois types d'attentes : une attente existentielle (pour répondre à un moment critique, questionnant une histoire familiale et/ou l'Histoire nationale); une attente éducative et familiale (pour accompagner un choix d'éducation scolaire) et une attente professionnelle (qui apparaît au travers d'une démarche de reconversion ou de recherche d'emploi); sans oublier, que l'apprentissage du breton peut avoir également, dans certaines biographies, une dimension essentiellement ludique, apparaissant alors dans des formes d'engagement plus légères et plus éphémères.

Apprendre le breton ne fait pas communauté. Affirmer le contraire revient à formuler une prophétie autoréalisatrice⁴⁴, dans un espace social où deux langues (le breton et le français) auraient pu être parlées et se côtoyer dans une diversité reconnue. Le caractère hétérogène et imprécis de ce que serait une communauté, y compris dans les limites

42. De manière plus générale, le vote dit « régionaliste » recueille des scores très faibles. Pour les législatives de 2017, hormis dans la 6^e circonscription de Carhaix-Plouguer (16,33 % des inscrits), les résultats oscillent le plus souvent entre 2 et 4 %.

43. Hugues PENTECOUTEAU, « Devenir bretonnant et contexte », *UTINAM 6 – Revue de sociologie et d'anthropologie du laboratoire ERASE – Metz*, Paris, L'Harmattan, 2002. H. PENTECOUTEAU, *Devenir bretonnant*, *op. cit.*

44. Robert K. MERTON, *Éléments de théorie et de méthode sociologique*, Paris, Armand Colin, 1997.

posées à l'utilisation de la notion, fait qu'elle apparaît, notamment au travers du sentiment d'appartenance (une « communalisation », chez Weber⁴⁵), tantôt comme une unité virtuelle⁴⁶, comme une illusion⁴⁷ ou comme une croyance⁴⁸.

Apprendre le breton, c'est « faire société ». Selon la définition qu'en propose Simmel⁴⁹, il y a « une société partout où des hommes se trouvent en réciprocité d'action et constituent une unité permanente ou passagère ». Cette société, en tant que groupe composé lui-même de groupes⁵⁰ est visible au travers du développement de l'éducation scolaire en breton, mais également dans différentes déclinaisons artistiques, littéraires, médiatiques, et parfois même dans l'innovation technologique, comme c'est le cas pour la création d'applications spécifiques et le développement des réseaux sociaux numériques en breton.

Si le chef d'escadron Malbrancke avait appris le breton, il aurait pu découvrir cette société qui se fait dans la complexité et parfois dans l'opposition, entre l'héritage d'une langue ancienne et la vivacité autour de laquelle s'organise le breton au XXI^e siècle notamment dans les domaines de la création artistique (musique, chant, danse, théâtre, littérature...) et de l'activité associative autour de l'enseignement, de la culture et des médias. Car cette langue, et la société qui l'anime, sont vivantes. Elles évoluent et se transforment avec leur époque.

45. Max WEBER, *Économie et société*/1, Paris, Pocket, 1995.

46. C. ALÉN GARABATO, A. KIS-MARCK, *op. cit.*

47. Mary DOUGLAS, *Comment pensent les institutions?* Suivi de *Il n'y a pas de don gratuit* et *La connaissance de soi*, Paris, La Découverte, « MAUSS », 1999.

48. Louis QUÉRÉ, « Changer de langue et changer la langue », *Pluriel*, n° 31, 1982.

49. Georg SIMMEL, *Sociologie et épistémologie*, Paris, PUF, 1991, p. 173.

50. Robert EZRA PARK, *Race and Culture*, London, The Free Press, 1950.